

*Cahiers du Cédic*

*n° 1 – Décembre 1999 – pp. 45-51*

# **[Chiens perdus]**

**Livre, édition, bibliothèques, lecture durant la guerre froide. À propos du colloque de Paris (11 et 12 juin 1998)**

par Bruno Liesen



Il y a dix ans déjà, la chute de mur de Berlin sonnait la fin de la guerre froide. Engagé au lendemain de la seconde guerre mondiale, ce conflit d'un genre particulier a eu une influence déterminante sur l'évolution du monde, et pas seulement dans le champ des relations internationales. De nature essentiellement idéologique, la confrontation Est-Ouest a profondément marqué la vie culturelle et donc le livre, vecteur des idées par excellence. Des chercheurs originaires d'une dizaine de pays, réunis à Paris les 11 et 12 juin 1998, ont exposé leur analyse des implications de la guerre froide dans le monde du livre et de la lecture. Ce colloque, organisé par la Table ronde Histoire des Bibliothèques de l'IFLA (International Federation of Library Associations), l'ENSSIB (École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques à Villeurbanne) et Médiadix (Centre de formation aux carrières des bibliothèques de l'Université de Paris X), était placé sous la direction scientifique de Martine Poulain. Il témoigne d'une approche originale, par le choix d'une période très récente mais aussi par la mise en œuvre des méthodes chères à la Table ronde, visant à analyser le livre non comme une réalité autonome mais dans ses relations avec un contexte historique précis. On soulignera également la volonté d'envisager le livre sous ses différents aspects: production, diffusion, conservation et réception. Comme le titre du colloque l'indique, les vingt-trois communications étaient regroupées en trois sections : l'édition, les bibliothèques et la lecture. Les bibliothèques se taillent toutefois la part du lion, avec plus de la moitié des interventions.

### **1. Les bibliothèques dans la guerre froide**

L'implication des bibliothécaires et des bibliothèques dans la guerre froide suit des modalités différentes selon les pays et l'évolution du conflit. En ce qui concerne les principaux protagonistes, Etats-Unis et URSS, tous deux ont utilisé les bibliothèques publiques pour défendre la supériorité de leur modèle économique, social et culturel, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de leurs frontières.

Pamela Spence Richards a clairement posé le problème en énonçant les postulats idéologiques et les stratégies déployées par les deux puissances rivales pour mettre leur système bibliothéconomique au service de leur politique étrangère tout au long de la guerre froide. Les bibliothèques publiques de l'Union soviétique, fortement intégrées dans l'appareil de propagande du Parti communiste, ont été directement utilisées comme instrument de la politique étrangère. A cet égard, les Soviétiques ont surtout investi dans des programmes de formation professionnelle destinés aux bibliothécaires des pays socialistes ou non alignés. En exportant massivement les principes et les méthodes de la bibliothéconomie soviétique, l'URSS visait à former des bibliothécaires convaincus de la suprématie scientifique du "grand frère" et de la nécessité d'une gestion centralisée de la politique culturelle afin d'endiguer et de combattre l'influence des idées occidentales. Aux Etats-Unis, la mobilisation des bibliothèques fut plus difficile à mettre en œuvre, en raison de la diversité des réseaux de bibliothèques et de la décentralisation de la politique culturelle. Seules les bibliothèques fédérales ont été pleinement engagées dans les objectifs gouvernementaux. Les autorités américaines s'efforcèrent de censurer les documents d'origine soviétique ou considérés comme pro-communistes. À l'extérieur, les Américains ont mis en place un vaste réseau de bibliothèques et de centres culturels en vue d'assurer leur rayonnement idéologique. En définitive, la technologie d'outre-Atlantique s'imposera surtout par le biais des outils de gestion informatiques.

Il va sans dire que la bipolarisation du monde n'a pas été sans conséquences dans l'univers feutré de l'IFLA. Donald G. Davis, Jr. en a fait la démonstration dans son exposé intitulé "*With malice toward none: IFLA and the Cold War*". La neutralité affichée de cette organisation née à Edimbourg en 1927 fut mise à rude épreuve par les soubresauts de la guerre froide. Malgré tous ses efforts, l'IFLA ne put rester totalement imperméable aux

conflits d'ordre politique et idéologique qui opposaient ses membres. Les tensions et les controverses idéologiques émaillèrent les congrès de l'IFLA, particulièrement en 1968 à Francfort (invasion de la Tchécoslovaquie), en 1970 à Moscou et en 1974 à Washington. Après une courte période de dégel dans les années 1970, le conflit reprit quelque peu durant les années Reagan, jusqu'à l'écroulement du Bloc de l'Est. D.G. Davis, Jr. a aussi évoqué la position difficile des bibliothécaires du tiers-monde, marginalisés au sein de l'IFLA et confrontés aux visées impérialistes des "cold warrior/librarians".

Sous le titre "U.S. Librarians and Publishers Confront Sen. Joseph Mc Carthy: The Overseas Libraries Controversy and *The Freedom to Read*", Louise S. Robbins a abordé le problème de la censure dans les bibliothèques publiques américaines. Les bibliothécaires, de même que les éditeurs, soutenaient globalement la "campagne de vérité" contre le communisme lancée en 1950 par le président Truman. La puissante American Library Association (ALA), qui était à l'origine de l'utilisation des bibliothèques dans la diplomatie culturelle, n'était pas opposée à l'idée de mettre les bibliothèques au service de la propagande anti-communiste. Toutefois, les bibliothécaires pensaient que la meilleure démonstration de la supériorité américaine résidait justement dans des bibliothèques ouvertes à toutes les tendances, reflétant ainsi le pluralisme, la liberté d'opinion et le sens de la responsabilité individuelle qui faisaient la force de leur système social. Par conséquent, lorsque le sénateur Mc Carthy, en 1953, s'attaqua aux bibliothèques américaines à l'étranger pour les purger de tout ouvrage "suspect", il provoqua une levée de boucliers chez les bibliothécaires et les éditeurs attachés à la liberté intellectuelle. Ceux-ci répliquèrent en rédigeant une déclaration intitulée *The Freedom to Read* et en déclenchant une campagne de presse retentissante. Selon L.S. Robbins, ces événements contribuèrent à transformer l'image des bibliothécaires et des éditeurs. Ces professions jusqu'alors peu médiatisées acquirent une solide réputation de défenseurs des idéaux démocratiques.

Mary Niles Maack, pour sa part, a analysé l'utilisation des livres et des bibliothèques comme instruments des diplomaties culturelles britannique, française et américaine en Afrique francophone, surtout au Sénégal. Elle s'est intéressée non seulement à l'activité des agences gouvernementales, mais aussi à des organisations telles que l'Alliance française ou le British Council. Après avoir dressé un bref historique de ces organismes, elle a décrit leurs stratégies respectives pour terminer par une analyse comparative de leurs discours et de leurs résultats.

En ce qui concerne le Bloc de l'Est, Boris Volodin a illustré l'impact de la guerre froide en examinant l'attitude des bibliothécaires russes envers les développements de la bibliothéconomie dans le monde, depuis les origines de l'URSS jusqu'à son éclatement. Au lendemain de la révolution d'Octobre, les professionnels de la bibliothéconomie soviétique furent encouragés à exploiter les ressources extérieures en retenant les solutions techniques et organisationnelles tout en critiquant les aspects "réactionnaires". Dans les années trente, cet intérêt pour les expériences étrangères disparut pratiquement pour renaître dans les conditions particulières de la seconde guerre mondiale. La guerre froide mit un terme à cet espoir de voir les bibliothécaires russes sortir de leur isolement. L'attitude des autorités soviétiques empêcha de fait la publication de toute étude objective des théories et pratiques de la bibliothéconomie internationale. La situation changea radicalement dans les années du "dégel" et on en revint pratiquement à l'attitude qui prévalait dans les premiers temps de l'URSS: analyse professionnelle objective et, en arrière-plan, dénonciation obligée des valeurs de l'idéologie bourgeoise. Cependant, après l'arrivée au pouvoir de Iouri Andropov en 1982, une vision triomphaliste de la bibliothéconomie soviétique imposa un nouvel embargo sur les idées et les expériences d'autres pays. Malgré la perestroïka et la disparition de l'URSS, les effets de la guerre froide se font encore ressentir dans les bibliothèques russes d'aujourd'hui.

La censure dans les bibliothèques soviétiques n'a jamais été définie ni arrêtée explicitement. Omniprésente et invisible, elle trouve son expression symbolique dans le mystérieux “spetskhran”, ou répertoire des collections spéciales, lieu tabou où sont enfermés les livres interdits. Edward Kasinec, en tant que chercheur américain, a donné à ce sujet un témoignage très vivant en racontant son expérience de travail dans la Bibliothèque Lénine de Moscou au début des années septante. Jürgen Freytag a lui aussi fait état de son expérience personnelle dans son exposé sur l'Institut für Bibliothekswissenschaften de l'Université Humboldt (Berlin-Est), où il mena ses études et sa carrière de 1959 à 1995. Quant à Hermina G.B. Anghelescu, elle a dressé le bilan de la reconstitution des bibliothèques roumaines après la chute de Ceaucescu pour mettre en relief l'héritage de l'ère communiste. Le cas de la Finlande a fait l'objet de deux communications, l'une de Kai Ekholm sur la censure politique entre 1944 et 1946, l'autre de Ilkka Mäkinen sur les donations américaines aux bibliothèques universitaires de 1950 à 1967, un épisode curieux qui illustre les détours que pouvait prendre la diplomatie culturelle.

La période de la guerre froide fut également une période de bouleversements dans l'histoire des bibliothèques de la Chine. Avant 1949, les bibliothèques chinoises étaient profondément influencées par le modèle américain. Sous le régime communiste, en application de la ligne politique “pencher d'un côté”, les bibliothécaires chinois furent obligés de faire table rase des idées occidentales pour adopter un système nouveau, inspiré du modèle soviétique. Après avoir subi les effets désastreux de la révolution culturelle (1966-1976), la bibliothéconomie chinoise s'ouvrit à nouveau au monde et entreprit de rattraper son retard technologique. Cheng Huanwen a retracé les grandes lignes de cette évolution, de même que Priscilla C. Yu, qui a centré sa contribution sur deux exemples concrets: la Bibliothèque nationale de Chine et la Bibliothèque de l'Université de Pékin.

## **2. Publier pendant la guerre froide**

La guerre froide a évidemment pesé sur les processus de censure de la production imprimée, surtout au plus fort du conflit, c'est-à-dire dans les années 1947-1953. Oskar Stanislaw Czarnik a démonté les mécanismes de la censure soviétique dans son intervention sur “Le contrôle de la communication littéraire en Pologne durant la période 1945-1956”. Dans le monde communiste, on a appliqué un modèle de censure quasi universel jusqu'en 1956. La censure préalable est au cœur du système à l'époque stalinienne. Consistant à interdire ou à expurger les textes avant même leur diffusion, ce mode de censure s'exerce dans le secret absolu et hors de tout cadre légal, consacrant le règne de l'arbitraire. Rien n'y échappe: œuvres littéraires, scientifiques et religieuses, livres de cuisine, partitions musicales, affiches de spectacles, nécrologies, prospectus publicitaires. Au contrôle préalable vient s'ajouter le contrôle a posteriori, destiné à surveiller la réception des œuvres autorisées et, le cas échéant, à limiter ou à interdire leur diffusion. La censure s'accompagne d'autres moyens de contrôle tels que la politique éditoriale d'Etat et la limitation des relations culturelles avec l'étranger. Quant aux ouvrages publiés par le passé, ils font l'objet de listes de livres interdits. L'Etat cherche ainsi à établir une main-mise sur toute la chaîne du livre, de l'auteur au lecteur en passant par la production de papier, l'édition, l'imprimerie et les circuits de diffusion.

La censure préalable perd de son importance dans la période post-stalinienne, à des degrés divers suivant les pays. En Pologne, par exemple, elle disparaît en 1956. Après 1956, la production littéraire polonaise reste sous contrôle mais elle évolue vers une libéralisation croissante et s'ouvre progressivement à l'Occident. En Tchécoslovaquie par contre, la déstalinisation est plus tardive, comme l'a montré Jirina Smejkalova dans son exposé intitulé “Censoring Canons: Selling, Silencing, and Reading Czech Books”. Dans ce pays, la censure est abolie en 1968, à la faveur du “Printemps de Prague”, puis rétablie avec force lors de la “normalisation” qui suit l'intervention des troupes du Pacte de Varsovie, transformant le pays

en un “Biafra de l'esprit”, selon la formule d'Aragon. En marge de l'édition planifiée et contrôlée se développe l'édition clandestine connue sous le nom russe de “samizdat”. A partir des années 1960, celle-ci devient un véritable système parallèle de production et de diffusion de l'information, bien qu'il soit malaisé d'en évaluer l'ampleur avec précision.

Dans le camp occidental, le monde de l'édition respire plus librement. Il n'est toutefois pas complètement à l'abri des réactions de censure qu'engendrent parfois les remous de la guerre froide. La “chasse aux sorcières” est sans doute la manifestation la plus emblématique de la stratégie d'endiguement menée contre la “propagande rouge”. Les campagnes de censure dirigées par la fameuse commission Mac Carthy et diverses associations ultra-patriotiques se heurtèrent néanmoins parfois à une certaine résistance de la part des professionnels du livre, comme nous l'avons déjà vu plus haut. Christine Jenkins en a donné un autre témoignage, celui de bibliothécaires pour enfants et jeunes adultes qui défendirent avec habileté la promotion de livres pour enfants jugés politiquement incorrects.

En France, l'édition pour la jeunesse fut aussi un élément sensible dans le contexte de la guerre froide. Le titre choisi par Thierry Crépin est évocateur: “Le Comité de défense de la littérature et de la presse enfantine: les enfants dans la guerre froide”. Au lendemain de la Libération, le Parti communiste français s'était investi dans la préparation d'une loi sur les publications destinées à la jeunesse. Dès l'entre-deux-guerres, les communistes dénonçaient, avec d'autres, l'influence néfaste des bandes dessinées étrangères, accusées de pervertir les jeunes lecteurs et de nuire aux auteurs français. Après le déclenchement de la guerre froide, leur discours prit une tournure nettement anti-américaine. Les “comics” importés des Etats-Unis devinrent l'ennemi à abattre. Mais la guerre froide rejeta le PCF dans l'opposition et les communistes virent leur échapper l'élaboration finale de la loi du 16 juillet 1949. En réaction, ils créèrent alors le Comité de défense de la littérature et de la presse pour la jeunesse, chargé de promouvoir leurs idées dans ce domaine. Le bilan de l'action de ce comité restera cependant mitigé, selon T. Crépin.

Toujours pour la France, Christine Martin est intervenue à propos de la revue *Les Temps modernes*, dont elle a retracé l'histoire de 1944 à 1953. Située à gauche de l'échiquier politique, cette publication a tenté, aux premiers temps de la guerre froide, d'explorer une troisième voie, entre communisme et anti-communisme.

### **3. Lire pendant la guerre froide**

Valeria Stelmakh a captivé son auditoire avec un exposé circonstancié sur “La lecture dans le contexte de la censure”. Elle n'a pas manqué de souligner la complexité du phénomène. En effet, si d'un côté, la lecture dans un tel contexte peut constituer un acte de résistance, d'un autre côté, le totalitarisme engendre des réactions d'autocensure tout au long de la chaîne de diffusion du livre, depuis le rédacteur jusqu'au lecteur, en passant par l'éditeur, le libraire, le bibliothécaire. Par ailleurs, V. Stelmakh a présenté des éléments fort intéressants sur le marché noir du livre, la littérature clandestine (samizdat) et leurs lecteurs. Sa conclusion est sans appel: la censure soviétique a considérablement ralenti le développement social, économique et culturel de l'URSS en appauvrissant son potentiel intellectuel, épuisé par une tension permanente entre soumission et résistance.

Mais comment les partis communistes se comportèrent-ils face à l'imprimé dans les pays où ils n'étaient pas au pouvoir ? Bernard Pudal a voulu répondre à cette question pertinente en prenant le cas du Parti communiste français. Son exposé très dense, “Censures symboliques et contrôle des appropriations: le PCF face aux textes 'hérétiques' durant la guerre froide”, a révélé l'efficacité du dispositif politico-symbolique mis en place par le PCF et son influence sur les intellectuels français. L'attitude du PCF est aussi évoquée dans le sujet développé par Martine Poulain: “Un best-seller dans la guerre froide: la réception du *Zéro et l'Infini* d'Arthur Koestler en France (1945-1950)”. Elle y retrace l'histoire de l'édition française de ce roman

dénonciateur du stalinisme. Le contexte de la guerre froide éclaire l'accueil passionné que lui a réservé le public français, contrastant avec la virulence des attaques du PCF. L'étude de ce cas confirme, en outre, l'aveuglement d'une grande partie de l'intelligentsia française par rapport au stalinisme à cette époque.

L'Allemagne est naturellement aux avant-postes de la guerre des idées qui oppose l'Est et l'Ouest. Martin Meyer a examiné le rôle de l'industrie américaine du livre dans ce cadre. L'énorme machine de l'édition américaine, qui avait fonctionné à plein régime pendant la seconde guerre mondiale pour alimenter les besoins de lecture de ses soldats, se lança après 1945 dans la production d'ouvrages clairement destinés à "rééduquer" la population allemande. M. Meyer relève à cet égard les interventions occultes de la CIA. Le but affiché était de promouvoir les idéaux démocratiques et de contenir l'influence de la diplomatie culturelle soviétique. La diffusion de nombreux ouvrages en langue anglaise et en version allemande a indéniablement contribué au succès de la littérature américaine en Allemagne de l'Ouest. Pour terminer ce tour d'horizon, il faut encore mentionner la communication d'Istvan Kiraly consacrée aux fonds secrets des bibliothèques roumaines, dont il a tiré des considérations conceptuelles sur le rôle du secret dans les sociétés communistes.

Ce colloque aura donc permis de balayer assez largement un terrain de recherche qui est loin d'être épuisé. Cette histoire récente n'a pas livré tous ses secrets et le recul est encore trop faible pour évaluer toutes les implications de la guerre froide dans la vie culturelle. En tout cas, il est frappant de constater les interactions fortes et complexes entre les événements politico-diplomatiques et le monde du livre. On attend avec impatience la publication des actes de ces rencontres, qui apportera sans nul doute une contribution importante à l'histoire du livre et des bibliothèques au XX<sup>e</sup> siècle.

Bruno LIESEN